



Pascale  
Wilhelmy  
**post-it**





Pascale  
Wilhelmy

**post-it**



## La douche

*Se brosser les dents.* Un rose sur le miroir de la salle de bain.

*Barrer la porte.* Celui-là est vert.

*Les ronds du poêle.* Important de ne pas foutre le feu. Ce qu'elle redoute le plus.

*Payer le loyer.* D'un bleu éclatant, sur le frigo. C'est le proprio qu'elle craint.

Des Post-it. De toutes les couleurs.

Pour ne rien oublier. Pour faire comme si.

\*

Un autre carré à la main : *Signer l'agenda.* Jaune, un peu fade. Il lui rappelle l'appartement de mamie. Sa nappe. Toujours tachée. Pas seulement la nappe, la grand-mère aussi. Elle laisse des bavures de repas sur ses vêtements. Surtout des empreintes des soupes qu'elle sape aussi fort qu'un aspirateur. Grossièrement.

— D'où elle vient, maman ? a demandé un jour Léo.

— Des choux. La cigogne l'a échappée dans un champ.

— Sérieux, Simone, je comprends pas. Mamie est pas sa mère.

— C'est bizarre, je me suis posé la même question. Elle est dégueulasse, mamie.

— Tu penses que maman l'aime ?

— Je sais pas. Ça se peut, pas aimer sa mère ?

Il y en a partout. L'appartement est petit. Une minuscule cuisine, un salon, heureusement plus grand, et deux chambres aux rideaux qui laissent pénétrer une faible lumière. Si elle en avait le luxe, Simone pourrait être plus sensible. À la lumière, à ce qui l'entoure. Aux parfums. Même les moins inspirants, comme celui que dégage la poubelle sous l'évier. Il n'y a pas de Post-it pour lui rappeler de respirer, de humer un peu. Ce n'est pas malpropre, au contraire. Elle n'a simplement pas le temps de tout gérer. C'est trop.

Elle survole les pièces pour trouver le bon endroit. Celui qui piquera l'attention. Dans le salon, près de l'immense télé qui pèse sur un vieux coffre en bois. Pas d'inquiétude, le coffre est solide. Il a appartenu à un marin, a raconté ou menti l'antiquaire. Il servait de valise sur les bateaux. Elle pourrait aussi le coller sur l'abat-jour d'une des deux lampes qui ont aussi leur histoire. Vraie, celle-là. Une expédition de nuit dans les ruelles où des adultes ingrats avaient décidé d'entreprendre le grand ménage

d'un logement. Le corps de leur père pas encore froid, s'était indignée maman.

Le voisin était mort, seul à sa table. Deux jours plus tard, les héritiers s'étaient mis à la tâche de tout vider. Un peu plus, ils auraient fait un feu de joie dans la cour. On les aurait entendus chanter en brûlant les habits, les draps. Ils s'étaient contentés de tout balancer dans la ruelle. Ils célébraient cette bonne affaire qui les attendait. Vendre l'appartement. Enfin. Devenir ou s'estimer presque riches en biffant de leurs souvenirs ce vieil homme, qui recevait peu de visite. À qui Simone faisait un signe de la main ou un sourire timide. Ce soir-là, ils avaient beaucoup bu, ses enfants. Et ils jetaient. Elle avait fait trois voyages. Les lampes, deux cadres qui redeviendraient sans doute beaux un jour. Et une petite table de chevet qui se trouve dans la chambre qu'elle partage avec Léo. Elle devrait squatter l'autre chambre. Vide depuis plusieurs jours.

\*

— Léo, dépêche-toi.

— Je finis d'écouter mon émission.

— Faut pas arriver en retard à l'école.

— Chut, j'écoute.

— Non, tu regardes. Si la directrice m'appelle, tu sais que c'est dangereux.

— Attends deux minutes !

— Léo, aide-moi. Prends ton sac, on part.

Un petit bout d'homme aux cheveux longs, habillé en jogging, se lève et soupire.

— Montre-moi tes dents.

— Pour qui tu te prends ?

— Tes dents. Elles sont propres ? Léo, t'as pas vu dans le miroir ? *Se brosser les dents*. Vite, vas-y !

Pourtant, il est propre, Léo. Depuis que maman est partie, tous les matins, il étire les douches. Il se rendort presque sous le jet brûlant. Il s'imagine sous le soleil. En vacances. En congé d'école.

Elle doit cogner à la porte pour lui rappeler que ça coûte cher, l'eau chaude. Comme lui, elle ne comprend pas vraiment pourquoi, mais ils l'ont entendu à répétition de la bouche de leur mère. Invariablement, elle leur rabâche qu'ils ne sont pas dans un spa, que des enfants meurent de soif, que bientôt il n'y aura plus d'eau potable sur Terre. Ça varie dans les arguments et dans l'intonation. Parfois, ça semble plus alarmant. Une réelle inquiétude. Pas pour les poissons qui se retrouvent sans eau, pour l'argent peut-être. Les derniers temps, c'était devenu une obsession. Ils se pressaient pour la douche.

Devant la journée à affronter, avec ce mal au dos et le stress du voyage, elle dormait de moins en moins bien. Ça commençait à s'afficher sur la lumière de son visage. Avant de partir travailler, maman trouvait quand même l'énergie, un café à la main, de cogner à la porte, de sa main libre.

— Léo, laisses-en pour les poissons !! Y a des enfants qui meurent de soif en Afrique !!

Exaspérée, Simone lui avait demandé un jour de nommer un ou deux de ces pays qui manquaient d'eau. En avait-elle la moindre idée ? Ça devenait indécent de prendre ces enfants assoiffés comme menace. Pas très noble au fond. À force de se faire servir cet avertissement, elle avait fouillé. Et découvert que, chaque année, cinq millions de personnes mouraient, pas forcément de soif mais de maladies liées à l'eau non potable. Maladies parasitaires surtout. Elle avait stoppé ses recherches. Ça l'attristait. L'écœurait aussi.

L'eau du robinet coule depuis trois minutes. Elle a envie d'ordonner à Léo d'arrêter. C'est du gaspillage quand on se brosse les dents. Elle s'abstient. Il faut calibrer ses reproches, sinon il risque de l'envoyer promener. Elle va perdre toute autorité sur lui, celle qui vient de l'âge, d'une forme de sagesse précoce et d'un courage qui naît par manque de choix. Il n'y a pas d'autres options que de continuer à faire comme si. De tapisser les murs de Post-it. Pas question qu'ils se retrouvent ailleurs. Chez des étrangers. Ou dans la famille, si elle se manifeste un jour.

Elle retourne vers le coffre de marin. Choisit une couleur. Trace bien clairement. *Se brosser les dents*. Il y en aura deux. Et pose le papier près de la porte qui ressemble drôlement à ces panneaux à l'entrée des supermarchés. Ceux où, sur des bouts de

papier ou de mauvaises cartes professionnelles, on propose pêle-mêle de garder vos petits, de tondre votre gazon, de promener votre chien ou de vous masser.

Léo revient, montre ses dents dans un sourire forcé. Et lui pose un baiser rapide sur la joue. Pas forcé. Heureusement qu'il est là.

## La main droite

Ça ne surgit pas d'un coup. Rien de subit. Une petite douleur au dos. Elle travaille dans son studio. Elle se penche, pétrit sans doute trop de chair et de muscles, toute la journée. C'est ce qu'elle se dit. Elle enlève la douleur aux autres ; en reçoit peut-être. Pourtant, elle se secoue bien les mains après chaque patient, homme ou femme, qui se laisse soigner par ses mouvements. C'est son métier. Guérir. Soulager. Elle ne caresse que très rarement. Seulement aux anniversaires des enfants. Ces dernières semaines, en même temps que la douleur, elle a envisagé distribuer un peu plus de ces caresses. Au cas où le printemps serait dur. En cas de mauvaise nouvelle.

Pour ses activités paraprofessionnelles, elle doit bien sélectionner. Être prudente. Elle a sa réputation dans le quartier, sa clientèle. Elle s'offusque quand on dit qu'elle est masseuse. Ils se méprennent. Elle a développé sa méthode bien à elle. Même si elle n'appartient pas à un ordre professionnel. Ces

pièges à cons, ces corporations, répétait le père de ses enfants. Ils vous font payer des frais d'adhésion indécents. Il s'indignait. Comme devant toute forme de discipline, de contrainte. De responsabilité. Ça l'étouffait, le brimait.

Il avait foutu le camp. Disparu. Évaporé dans la nature. Elle lui en est reconnaissante à la limite. Ça fait dix ans. Léo a connu son père les deux premiers mois de son existence. Elle ne lui en veut plus. Elle doit néanmoins éviter d'y penser lorsqu'elle distribue ses caresses, le sexe d'un homme entre les mains. Ça l'effleure parfois, cette envie de le saisir, le comprimer, le serrer jusqu'à un premier cri. Ça lui vient à l'esprit. C'est pour ça qu'elle se concentre sur les livres et le tutu qu'elle offrira à Simone. Le ballon de soccer, les films à Léo. Elle s'accroche à ces images. Après, elle efface tout. Elle agite les mains, applique un peu de savon, s'essuie. Et compte les billets.

\*

En observant Simone et Léo, lovés l'un contre l'autre sur le divan sous une vieille doudou, elle a pris la décision. Ils sont bien ensemble dans ce petit appartement. Ils se sont bâti une vie. Pas comme elle l'avait rêvée, mais quelque chose qui y ressemble. Un luxe simple. Repeindre une pièce, préférer les couleurs. Aller aux puces. Effectuer la tournée des

quartiers riches, les soirs de recyclage. Trouver de quoi retaper.

Ce soir-là, tandis qu'ils étaient absorbés par une série qu'elle se faisait le devoir d'ignorer, elle a agi. Le mal se faisait de plus en plus présent. Elle le redoutait. Dans sa chambre, elle s'appliquait à écrire son numéro de téléphone. À découper le papier.

Le lendemain, elle marcha longtemps, jusqu'à deux épiceries. Pas du quartier, plus loin. Pour éviter que les enfants ou des copains reconnaissent le numéro de téléphone. Sur des cartons fluo, pour attirer l'attention, elle avait joliment écrit : *Masseuse professionnelle et discrète. Éduquée. Mère de famille. Clients sérieux et respectueux.*

Un peu plus et elle aurait fait passer une audition ou une entrevue aux intéressés. Elle n'abuserait pas du procédé. Un par jour. Deux au maximum. Pour être en paix avec sa décision. Être bien certaine qu'ils ne manquent de rien. Simone et Léo. Pas les clients.

Après, elle avait acheté des huiles à massage parfumées. Multiplier le choix des parfums, des textures aussi. Elle s'en était même procuré une brûlante, qui donnait l'impression d'avoir le sexe en feu. Ça pouvait plaire. Elle se donnait toutes les chances.

Rapidement, les affaires ont prospéré. Il se trouvait des clients polis, gentils. Dans les locaux qu'elle partageait avec de vrais professionnels – des membres d'ordres, d'associations qui payaient

chaque année leur cotisation et qui affichaient leurs diplômes –, rien n’y paraissait. Deux fois elle avait dû mettre une serviette sur la bouche d’un client qui éprouvait nettement trop de plaisir à une masturbation. Des gémissements disproportionnés compte tenu d’une simple main sur son sexe écarlate. L’huile chauffante possédait ses vertus. Et réduisait considérablement son temps de travail.

\*

Le soir, elle arrivait avec des pizzas achetées au coin de la rue. Des croissants pour le lendemain, ou des sandwiches de la boulangerie pour les lunchs. Ça lui donnait l’impression d’être une bonne mère. Elle ne pensait pas à sa main, elle ne la lavait pas frénétiquement comme pour effacer quelque chose de sale, de honteux. Elle avait un métier qu’elle appréciait. Elle soulageait la douleur de certains de ses clients. La solitude des autres. Elle ne craignait pas les hommes qui prenaient des rendez-vous. Elle sélectionnait sa clientèle. Et saisissait à peine leur excitation, tandis qu’elle se présentait devant eux, comme ça, en jean et col roulé. Rien pour nourrir leurs fantasmes. Pourtant, ça fonctionnait.

En plus des pizzas, des sandwiches qui lui donnaient l’impression d’être riche, elle empilait maintenant des billets sous son matelas. Comme mamie, merde. Elle n’acceptait que l’argent comptant.

Pas de virements, trop risqué. Elle se décevait de son manque de créativité. L'argent sous le matelas. Banal. L'un des premiers endroits où les voleurs fouillent, avant la table de chevet et le tiroir à sous-vêtements.

Un soir d'insomnie, elle avait cherché où dissimuler les billets. Dans un quatre et demie, les options étaient limitées. Elle avait soulevé le matelas pour y cueillir une liasse éparpillée. Elle ignorait combien elle possédait. Selon un calcul rapide, elle évaluait à plus de trois mille dollars les services rendus par sa main droite. La gauche lorsque l'exercice n'aboutissait pas. Et qu'elles devaient se mettre à deux, les mains.

Elle avait visé juste. Sur son lit, en billets de vingt dollars surtout, elle en avait compté pour trois mille deux cents. Une fortune. Elle regrettait presque de ne pas avoir commencé plus tôt cette lucrative affaire, ç'aurait été utile lorsque les enfants étaient petits et qu'on menaçait de couper l'électricité ou le téléphone. Ou qu'elle devait pousser très fort dans leurs bottes devenues trop petites.

— Plie les orteils ! avait-elle ordonné une fois avant d'éclater de rire devant l'absurde de la proposition. Oui, plie tes orteils. Ça court plus vite, tu vas voir !

Léo l'avait presque crue. Pendant une semaine, il avait fait des allers-retours, assez brefs, de la cuisine au salon. Courant, les orteils pliés. Ça les faisait rire.

Devant les liasses, elle avait décidé d'être organisée. C'est ce qu'elle devait prioriser : la logistique, la planification. Pas une de ses forces, ni un talent naturel, mais elle s'y mettrait. Elle avait trouvé une paire de bas. De l'argent dans un bas, son manque d'originalité la consternait. Mais si la méthode avait perduré depuis des siècles, elle avait sûrement des vertus. Sous le lit, elle avait remis une partie du butin. Puis, en silence, elle avait enfoui tout le reste dans un sac, au congélateur. Elle avait déjà entendu l'histoire d'un vol où on avait vidé tout le contenu du congélateur pour trouver le précieux butin. La cache n'avait plus rien d'inédit, mais son cerveau n'arrivait pas à trouver mieux. Elle le confierait à Simone au bon moment.

## Trop vite

La marche rapide, la lecture rapide, elle ne pige pas. Pourquoi cette envie de tout faire vite ? Elle a l'impression, depuis trois semaines, de tout apprendre en accéléré. Un cours de vie rapide. D'entretien ménager rapide. De cuisine rapide. D'épicerie rapide.

Dans les allées, avec une partie de l'argent sous le lit, elle se sent grande. Ce n'est pas le soir, quand elle supervise les devoirs de Léo ou qu'elle prépare les lunches, qu'elle a cette impression. C'est lors de ce marché du dimanche après-midi. Une promenade entourée d'adultes, des vrais, entre des étalages qu'elle a déjà parcourus avec une guide expérimentée. Maman fait l'épicerie en un temps record. Elle pousse le chariot à grande vitesse, sait là où s'arrêter. Elle joue aussi avec eux. Ils partent en mission.

— Toi, tu trouves du lait d'amandes et tu me rapportes du basilic. Léo, une boîte de céréales pas sucrées. Santé. Je te rappelle que des Froot Loops, c'est pas santé. Y a pas de fruits là-dedans.

Elle a tout pour attirer, cette boîte. Surtout pour un gamin qui revient triomphant en la tenant dans ses mains et qui lui décline fièrement, en lui montrant du doigt, la liste des vitamines qu'on y trouve.

— Vitamine C, vitamine B6, B2, B1, D3!

— Bingo ! répond-elle chaque fois.

Selon ses humeurs, et devant ce petit garçon joyeux et soucieux des autres, elle balance. Bingo ! Ça retourne sur l'étagère. Ou bingo ! Tu la mets dans le panier !

Elle se permet ce manège avec lui. Il sait qu'une fois sur trois il gagne au bingo Froot Loops. Toujours gagner, ça devient ennuyant à la longue.

\*

Simone a griffonné une liste. Avant de partir, maman lui a acheté un livre, *En 30 minutes je cuisine pour toute la semaine*. Elle s'est presque excusée. Elle aurait dû l'acheter pour elle. Leur mitonner des bons repas, les préparer à l'avance. Elle préférerait passer du temps avec eux. Aller au parc, au cinéma, faire les puces. C'était mieux que des soupers programmés pour la semaine. Simone a ouvert le livre. Ça l'a découragée. Des soupers en trente minutes, c'est impossible. La promotion tient du rêve. Le titre, de l'arnaque. Elle va se rabattre sur un chili, ça sera bon pour trois repas au moins.

La prochaine fois, elle emmènera Léo. Ils joueront au bingo Froot Loops ensemble. Et au bingo Chips à la crème sure, et au bingo Cochonneries. Ils se feront un programme double de cinéma maison. Il n'y a pas longtemps, maman, qui n'a pourtant pas hérité d'un vieil oncle inconnu ou d'un autre membre de cette famille inexistante, les a appelés pour qu'ils viennent dans la ruelle, où elle gare la voiture quand il y a de la place. Elle avait un cadeau beaucoup trop lourd. Ils ont dévalé l'escalier en colimaçon pour découvrir cette immense boîte avec la photo d'un téléviseur géant sur le carton. Comme ça, ils ne s'ennuieraient pas. Elle partait pour trois semaines, peut-être un peu plus, a-t-elle ajouté évasivement, comme si ça ne comptait pas vraiment.

Tout est flou dans son histoire, estime Simone, devant les boîtes de jus. Maman refuse d'en acheter, c'est trop sucré. Elle en met deux dans le panier. Qu'ils en profitent au moins pendant son absence.



« *Se brosser les dents. Un rose sur le miroir de la salle de bain.  
Barrer la porte. Celui-là est vert.  
Des Post-it. De toutes les couleurs.  
Pour ne rien oublier. Pour faire comme si. »*

Une mère partie en voyage, un père qui n'a fait que passer, Simone et Léo se retrouvent seuls. À quinze et dix ans, ils font le choix de faire comme si. Comme si tout allait bien. Sans rien dire, au cas où un adulte aurait la bonne idée de s'en mêler. Et de les séparer. Avec sa plume brève et sensible, Pascale Wilhelmy nous emmène dans l'univers de deux enfants devenus grands. Beaucoup trop tôt.

Pascale Wilhelmy est auteure et journaliste. Présente dans le paysage culturel québécois depuis de nombreuses années, elle a publié cinq romans chez Libre Expression, dont *Où vont les guêpes quand il fait froid?*, finaliste au Grand Prix littéraire Archambault.



ISBN 978-2-7648-1597-7

Groupe  
Livre  
QUÉBECOR

